

Un château de légendes

Beaucoup de châteaux possèdent leurs légendes, pourquoi pas celui de Selles-sur-Cher ? Il existe une belle histoire comptée dans le parcours de visite du château de Selles-sur-Cher : celle de la chambre de la Reine.

Lorsque le visiteur arrive au premier étage du pavillon Béthune, tel qu'il existe de nos jours, une chambre lambrissée très bien conservée montre un lit juché sur un socle de trois marches, faisant face à une cheminée au double P de Philippe de Béthune.

Cette disposition permettait, selon l'histoire, une observation à travers la fenêtre des activités se déroulant sur la rivière tout en se reposant sur le lit. Cet aménagement aurait été réalisé au profit de la reine de Pologne, sœur de l'épouse d'un petit fils de Philippe de Béthune.

Le premier fils vivant de Philippe de Béthune était Hippolyte, comte de Béthune, celui-ci ayant eu plusieurs enfants dont François-Gaston de Béthune-Chabris, marquis de Béthune, quatrième fils d'Hippolyte, donc petit-fils de notre Philippe de Béthune.

François-Gaston était marié avec Marie-Louise de La Grange d'Arquien. Celle-ci avait une sœur : Marie Casimire-Louise de La Grange d'Arquien. Marie Casimire avait épousé Jean Sobieski qui fut élu roi de Pologne en 1672. Cette reine de Pologne est venue plusieurs fois au château de Selles, pour visiter sa sœur. Cette chambre aurait donc été aménagée pour son confort lors de ses visites. Elle y aurait vécu 2-3 ans avant son décès à Blois en 1716. Cette histoire est très belle, il convient de la conserver.

Mais un jour de 2016, un étudiant allemand très futé nous transmet deux cartes postales datant du début du XXe siècle ou de la fin du XIXe. Ces cartes postales montrent deux aménagements différents de cette chambre au niveau du sol, celui-ci ayant changé de niveau au cours du temps. De plus, la porte d'accès depuis la troisième marche de l'escalier, celle que nous connaissons actuellement, ne figure pas sur l'une des photographies, l'accès se faisant à côté de la cheminée, vers la fenêtre donnant sur la rivière.

Concernant le sol, son niveau est le même que celui du socle sur lequel repose le lit. Cet ancien niveau figure sur les jambages de l'âtre de la cheminée, dessiné par une marque rouge. Ces particularités ont été montrées précédemment au chapitre de la chambre de la Reine. Il est donc impossible de pénétrer dans cette pièce depuis l'escalier, comme actuellement, on y accède par la porte située près de la fenêtre.

Mais une curiosité en entraîne une autre : cette chambre dans son aménagement actuel ne figure pas dans l'inventaire de 1765...

En effet, si nous additionnons toutes les chambres décrites dans cet inventaire, celle-ci est surnuméraire, tandis qu'il manque un passage venant de la grande salle vers ce bâtiment, passage que nous ne retrouvons plus actuellement. Dans le décompte des pièces, « moins une chambre » remplacerait-elle « plus un passage » ?

Reprenons le cours de l'histoire de notre château. François-Gaston de Béthune-Chabris décède pendant l'une de ses ambassades en Suède. Son épouse, Marie-Louise de La Grange d'Arquien, devenue veuve, rentre en France pour s'établir au château de Selles-sur-Cher.

Quelques années plus tard, en 1719, elle décide de vendre le château et les terres à une famille proche de la famille des Béthune : les Cardin Le Bret, d'où découlera plus tard cet inventaire de 1765.

Par la suite, la famille Le Bret connaîtra les affres de la Révolution, tout comme ce château. Au début du XIXe siècle, le château devint la propriété du marquis Jehannot de Bartillat. Ce dernier le vendra « par appartements », c'est-à-dire qu'à cette époque la vente se réalisa au profit de spéculateurs qui le détruisirent pour tirer profit de ses contenus comme de tous les matériaux, œuvres de la Bande Noire.

En ce milieu du XIXe siècle, nous retrouvons ce château exsangue, du moins ce qu'il en reste : plus de galerie, plus d'orangerie, plus de bâtiment longeant la rivière sur le belvédère, plus de corps central, même la cour d'honneur et ses pavés n'existent plus. Seuls vestiges de la Renaissance : deux bâtiments, l'ancienne régie que nous appelons « pavillon Sully » et le bâtiment de Madame que nous appelons « pavillon Béthune », dont la face ouest est crevée par ses anciennes portes vers le bâtiment d'honneur laissées béantes dans le vide.

C'est probablement dans ce triste état qu'une ancienne famille de Châtillon, commune voisine de Selles-sur-Cher, acheta le domaine : Les d'Hardemare.

Cette famille entreprit alors plusieurs restaurations de cet encore beau bâtiment, pour l'occuper jusqu'à la fin du XXe siècle. L'une des dernières restaurations des d'Hardemare, probablement la dernière grande, est celle due à P. Chauvalon, 1912-1913. C'est celle qui nous a laissé l'aspect général que nous connaissons actuellement. C'est donc à l'époque de la famille d'Hardemare que cette chambre de la Reine aurait été créée, ce qui explique non seulement son excellent état de conservation, mais aussi les modifications de son sol et de ses portes.

Domage car l'histoire de la chambre de la Reine me plaisait bien, mais j'imagine une tout autre histoire pour cette pièce :

Nous sommes au début du XVIIe siècle, dans le château tout neuf de Philippe de Béthune, au faite de sa gloire. Peut-être que le bon roi Henri est encore vivant.

Une fête est donnée par Philippe de Béthune, en faveur d'un personnage illustre, il en a côtoyé beaucoup. Peut-être que son frère Maximilien, le grand Sully, est aussi présent.

Les visiteurs s'émerveillent des somptueuses collections de Philippe, aménagées dans la grande galerie. En se dirigeant vers la grande salle d'apparat, ils s'arrêtent un moment dans le cabinet des médailles, autre lieu de curiosité.

Les voici maintenant dans la grande salle, à l'issue d'un opulent repas seigneurial. Tous sont en grande tenue.

Pour les messieurs, les bas de chausse en soies multicolores retenues par des jarretières en rubans, sortent au bas des trouses tailladées surmontées des pourpoints brochés aux cols de velours. Les toques sont peut-être restées sur les chaises, quelques-unes de leurs plumes jonchent le sol.

Pour les dames, les robes et jupes ouvertes sont couvertes de pierreries. Les bustes sont serrés, les guimpes rivalisant de couleurs recouvrent les vertugadins. Colliers de perles, boutons d'or

percés, bagues, pendentifs ou encore ceintures d'orfèvrerie scintillent sous les lustres aux mille bougies.

Cette merveilleuse grande salle permet de voir la cour d'honneur d'un côté et aussi la rivière de l'autre, par ses magnifiques fenêtres décorées de grands rideaux. Tout ici rappelle la grandeur du seigneur des lieux : Chevalier des ordres du roi, ancien lieutenant général de Bretagne, Conseiller privé d'état et des finances, Gentilhomme du roi, chef du conseil des dépêches étrangères, ambassadeur du roi, gouverneur du [second] fils d'Henri IV, [Gaston d'Orléans].

L'une des convives désire-t-elle se reposer un moment ? Cette salle permet d'accéder à une chambre quelque peu retirée, elle aussi somptueusement décorée de broderies en dentelles. Pour gagner cette pièce un passage permet de voir par-dessus le grand escalier, grâce à une ouverture munie d'une rambarde. Une telle disposition fût réalisée dans d'autres œuvres du grand Salomon de Brosse, architecte royal de Marie de Médicis.

Face à cette trouée de lumière, la cheminée rappelle encore s'il le fallait, le seigneur des lieux, décorée au double P surmonté de la couronne.

Je ferme les yeux, tandis que le brouhaha de la fête résonne dans ma tête.

J'aime aussi cette histoire, mais j'entends des visiteurs monter l'escalier, retour à la réalité. Les fastes et la grandeur d'antan ne sont plus, adieu le passage vers la chambre à raizeaux, place à la chambre de la Reine.